

SHIRAÏSHI Kazuko

traduite par Jean-Nicolas Illouz et Tsujikawa Keiko

Shiraishi Kazuko est née au Canada à Vancouver en 1931 ; elle rentre au Japon à l'âge de sept ans, à la veille de la seconde guerre mondiale. Marquée très tôt par la lecture de Baudelaire et de Hagiwara Sakutarô, elle fait, à dix-sept ans, la connaissance du poète Kitazano Katsue (ami d' Ezra Pound) et participe à son groupe d'activités poétiques : VOÜ. Alors qu'elle étudie à l'Université Waseda, elle publie à vingt ans son premier recueil poétique *La Ville où il pleut des œufs* (*Tamago no furu machi*, 1951).

Ses œuvres principales sont *Saisons d'une débauche sacrée* (*Seinaruinja no kisetsu*, Shichô-sha, 1970 ; traduction anglaise, sous le titre *Seasons of sacred lust*, par Kenneth Rexroth, New Directions publishing.co., N.Y., 1978) ; *Peuple des pays du sable* (*Sunazoku*, Shoshi-Yamada, 1982) ; *De ci de là, au gré du vent* (*Hirahira, hakobarete yuku mono*, Shoshi-Yamada, 1992) ; *Apparaissant...* (*Arawareru monotachi wo shite*, Shoshi Yamada, 1996, prix Takami Jun, prix Yomiuri) ; *Les Précieuses Larmes de l'âne* (*Roba no kichôna namida yori*, Shichô-sha, 2000). Ses œuvres ont été traduites en anglais, en allemand (*Odysseus heute*, édition Kappa, 2001), en espagnol, en coréen. Par ailleurs, depuis les années soixante-dix, elle a donné, dans une vingtaine de pays, de nombreuses lectures de ses textes, ainsi que des récitals de jazz ou des spectacles de danse.

À la demande des traducteurs, Shiraïshi Kazuko a bien voulu présenter elle-même l'idée qu'elle se fait de son travail de création :

Messagère de l'âme, la poésie porte en elle une exigence d'absolu. Tombée du ciel, elle ordonne ; elle parle aux sens et au corps ; elle est savoir et intuition. Elle n'est pas créée, elle est ce qui crée, – la force qui pousse l'âme hors d'elle-même. Elle requiert que le poète se soumette à une volonté qui le dépasse.

Pythie aux paroles obscures, elle est pressentiment de l'avenir. Tournée vers l'intérieur, elle fait vibrer ensemble l'esprit et les sens, le céleste et le terrestre. Ouverte sur le monde, elle est aussi une force de contestation sociale.

La poésie me commande. Et s'il lui arrive de me réprimander, – dès que je reprends langue avec elle, nous nous réconcilions, apaisées, dans le même univers.

LE PIC-VERT

Voilà le pic-vert, qui, à petit bruit, toc toc,
Fait un trou dans la maison de bois.
Un homme sort précipitamment, et le menace :
C'est qu'il a mis huit ans, cet homme,
Pour bâtir la maison
Pour sa femme et ses deux fils
Mais c'est aussi que,
Bien avant que le pic-vert vienne y faire un trou,
Un autre pic, qu'il n'a pas pu voir alors, est déjà venu,
Et lui a ravi sa femme.

Sa femme
S'est envolée du nid, – quelque part, ailleurs,
Elle ne reviendra plus jamais.

Voilà le pic-vert, - toc toc
Fait le bec - qui cogne contre la maison en bois.

(Nouveau recueil de poèmes animaliers, Chûseki-sha, 1983)

LA PETITE PLANÈTE

C'est qu'elle commence à avoir mal à la tête,
Notre petite planète,
– Depuis que les hommes,
Prenant la place de Dieu,
La dominant,
– Depuis que son sang vert s'est tari,
– Et que sont mortes assassinées
Les baleines du fond des mers,
Avant que leur chant ne propage les ondes télépathiques de l'amour.

Autour de la tête
De Madame la planète
Tourne l'avion-mouche :
À chaque cercle qu'il fait
L'oxygène devient plus rare,
Jusqu'à ce que
Madame la planète,
Le visage pâle,

Incline du chef,
Le cou rompu,
Pour saluer
Le nouveau siècle.
Partout les assassins, ivres du Dieu-la-Science,
Se réjouissent de ce que l'on rivalise dans la fabrication d'armes toujours plus
[meurtrières.

Ici, on frappe à grands coups la tête
De notre petite planète,
On la creuse,
On la perfore on la perfuse,
Elle ne s'en remettra plus.
– Absorbé devant le petit écran de la télévision,
Personne n'en dit mot.

Mais Toi,
Pourras-tu dire un jour
Que tu as vu
Notre petite planète,
Nouvelle Arche de Noé,
Sombrier
dans l'Univers

– Toi, qui es à bord
De ce vaisseau à traverser le temps
Qu'on appelle l'Avenir ?

(Lune ronde et lune folle, Shoshi-Yamada, 1988)

PLUIE DE CRIS D'HIRONDELLES MARINES

1200 yen la nuit un lit propre
Face à la mer une fenêtre est ouverte au petit matin
Sur la mer scintillante ce qui glisse
Ce n'est pas une barque C'est
Moi
Où ?

Là-bas je ne sais où Là-bas
Je me vois réellement partir hors de moi
Ce matin
Je suis ici et
Je ne suis pas ici
Mentalement je me change en la tour qui se dresse toute droite
Et aussitôt je m'en vais
Rejoindre la transparence du lointain Changée en l'univers même
Je ne suis plus que mon souffle Dans les reflets scintillants des vagues
Je me vois multipliée en chacune de mes millions de cellules

(De ci de là, au gré du vent, 1992)

DANS LE PAYS AU FOND DE L'EAU, UNE FILLE AU PARASOL

[extraits]

Qu'est-elle devenue cette jeune fille qui tenait un parasol ?
À onze ans, elle portait déjà des boucles d'oreille et lorgnait en coin les
hommes.

Coquette, elle caressait ses noirs cheveux pouilleux,
Et nous regardait au bord de la rizière.

Est-il long ou court le sentier des rizières ?
La vie finit en un instant. Inondation. Révolution.
Pa, ra, sol, - c'est un parasol plein de couleurs.
Sur la photographie immobile.
Nous as-tu regardés un instant ? C'est son empreinte
Fixée pour l'éternité. Avant...

Peut-on imaginer que
La mer se soulève, déferle, que l'île tremble et soit d'un coup engloutie.

Tous ont été engloutis.
Sous l'eau, on allume le four, et l'on fait cuire le riz,
La bouche pleine de pâte de haricot rouge mêlée à la boue.

Les enfants vont à l'école,
Mais le professeur n'est pas là.
Il s'en est allé quelque-part. Est-il allé prier pour le repos des morts ?
Les élèves le suivent.
À l'école au fond de l'eau, on ne sait pas
À qui, des morts ou de soi-même, vont les prières que l'on fait pour le repos
des âmes.

Les hommes se rendent à la rizière. Ils plantent du riz.
Ils se disent qu'il faut
Se dépêcher de récolter le riz, sinon les épis flétriront
À cause de la sécheresse qui dure depuis trop longtemps.
Mais, à présent, le riz, les gosiers assoiffés, et les estomacs affamés,
Voici que tout est au fond de l'eau.

L'eau à perte de vue.
Mais, au fond de l'eau, on ne sait comment faire avec les champs et les rizières
asséchés.

On garde en mémoire, dans les sillons de son cerveau,
Les jours de sécheresse. On les compte un à un, tranquillement,
En attendant l'arrivée prochaine des premières gouttes de pluie.

Les enfants, comme toujours, courent sur la bordure des rizières,
Les pieds nus.
Le mari pose sa main sur le ventre gros de sa femme.
Quand il applique son oreille, il entend le bruit joyeux d'une vie qui palpite et
s'égaye :

Drôle de garnement déjà,
Que l'on voit parfois donner des coups de pieds comme dans un ballon.
Le ventre de la femme grossit de jour en jour.
Bientôt viendra le mois de la naissance.
Le mois de la naissance, le mois des pluies et des inondations, le mois de la
mort.

Dans le village au fond de l'eau, les hommes travaillent dès le petit matin,
Et les femmes font cuire le pain au four,
Alors que la mer s'est soulevée, que l'eau a déferlé, que l'île a tremblé et qu'elle
a été engloutie ;
Alors que l'eau a débordé, et que toute l'île est désormais recouverte par la mer.

Les habitants du village rentrent chez eux. C'est l'heure du repas, que l'on
prend scrupuleusement
À midi précis.
Qui sont ces hommes qui mangent au bord de la rizière, essuyant leur sueur ?
Et ce paresseux qui joue avec le buffle, qui donc est-il ?

La femme dont le ventre est gros comme un ballon,
Flotte au pays du fond des eaux,
Et devient pareille à la lune ronde.
Au ciel, elle chante une berceuse
Qui raconte des histoires de poissons
À ceux qui ne naîtront jamais plus.

(De ci de là, au gré du vent, 1992)

COME ON, NICOLAS

Sur la pelouse d'Oxford,
La merveille de Nicolas, deux ans, qui marche comme s'il volait.
La jeune maman, Lisy, le suit en agitant ses ailes dégarnies.
C'est *heavy* de mettre à la fois le soleil et la lune dans la poche.
Les larmes étouffent les rires
Comme la nuit chasse le jour.
– Pourquoi ces larmes derrière les rires, pourquoi, pourquoi ?
L'ombre est plus grande et plus lourde que moi.
Elle est plus grande aussi que la montagne de *Ben Nevis*.
Michael ne dort plus allongé près du plafond.
Flottant quelque part dans les airs sur une scène imaginaire, il rêve.
Les morts rêvent.
Ils existent dans le rêve.
Les vivants craignent les ombres,
Ils les chérissent aussi, baisent leur bouche, et leur font signe de venir à eux.
Come on! Descends !
Il y a trois bols sur la table. *Come on! Come on!!*
Nicolas lève les yeux vers le lit à étages ;
Il invite l'ombre qui doit dormir.
Si nous prenions le petit-déjeuner à trois ? Il ne dit jamais
« Papa ». Il comprend pourtant
Que l'ombre familière a la même forme de réalité que les fées.

Ce qui a été demeure. Seulement
On ne peut ni le voir, ni le toucher.
Mille antennes prolongent imperceptiblement nos sens,
Et la pelouse d'Oxford laisse entrevoir un moment d'éternité.
Nicolas marche comme s'il volait, et la jeune maman Lisy court vers lui. Le soleil et la lune ont-ils changé leur place ? L'ombre a-t-elle reculé un peu ? La lumière a-t-elle avancé ?
Nicolas dessine pour la première fois un portrait.
Maman a quatre yeux et rit. Le soleil
Danse tout en rond sur son visage.

(*Apparaissant...*, 1996)